

## Ciné-Bulles

**L'Ouest version italienne / FRAYLING, Sir Christopher. *Il était une fois en Italie — Les westerns de Sergio Leone*, Paris, Éditions de la Martinière, 2005, 240 p.**

Marie Claude Mirandette

---

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : [id.erudit.org/iderudit/33622ac](http://id.erudit.org/iderudit/33622ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mirandette, M. (2006). L'Ouest version italienne / FRAYLING, Sir Christopher. *Il était une fois en Italie — Les westerns de Sergio Leone*, Paris, Éditions de la Martinière, 2005, 240 p.. *Ciné-Bulles*, 24(2), 62–63.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d-utilisation/>]

---



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



FRAYLING, Sir Christopher.  
*Il était une fois en Italie – Les westerns de Sergio Leone.*  
 Paris, Éditions de la Martinière, 2005, 240 p.

## L'Ouest version italienne

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Dans les années 1960, un cinéaste italien provoqua la stupéfaction au pays de l'oncle Sam en s'attaquant à un genre reconnu d'office comme emblématique de la nation américaine : le western. Décrit par les uns comme blasphémateur, encensé par les autres comme rénovateur d'un genre devenu stérile et moribond, Sergio Leone revisita les mythes fondateurs du western — et, par extension, de la nation américaine — pour en faire jaillir un genre nouveau qui ne laissa personne indifférent : le western spaghetti!

Explorant les formes et les codes traditionnels du genre, le western spaghetti affirma rapidement son esthétique propre dans des films peuplés de héros latins et machos, de nombreux règlements de compte sanglants et de blagues sur la corruption des représentants de la loi. Il fut surtout marqué par l'utilisation rhétorique de la caméra qui s'attardait avec complaisance aux clichés visuels du western hollywoodien. Avec des décors plantés dans le Sud-Ouest plutôt que dans les traditionnelles frontières du Midwest et une bande-son très typée (chœurs, effets d'écho, guitare Stratocaster, etc.), le western spaghetti imposa aussi son type d'intrigues s'articulant le plus souvent autour du thème de la vengeance. Ce que l'on désigne aujourd'hui plus généralement comme « euro-western » et que les

Italiens, eux, qualifiaient alors de « western all'italiana » eut son heure de gloire et la plupart des films de Leone, en particulier la « trilogie des dollars », connurent en leur temps un indéniable succès populaire, en Europe autant qu'aux États-Unis.

Le temps ayant fait son œuvre, permettant à la poussière de retomber et aux puristes de revenir à la raison, on reconnaît désormais plus franchement que Leone, de **Pour une poignée de dollars à Il était une fois dans l'Ouest**, a participé comme aucun autre cinéaste de sa génération au renouvellement du western et que ses films ont eu une influence marquante et durable en leur temps, mais surtout *a posteriori*. Sans compter qu'il a révélé au public un jeune acteur jusqu'alors inconnu devenu depuis figure mythique du western, autant devant que derrière la caméra : Clint Eastwood.

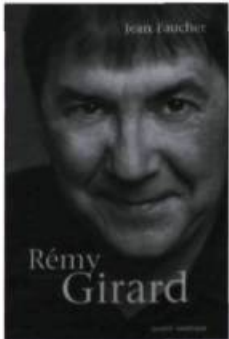
De juin 2005 à janvier 2006, l'Autry National Center de Los Angeles (qui regroupe les Southwestern Museum of the American Indian, Museum of the American West et Institute for the Study of the American West, et dont le principal mandat est d'explorer « les liens entre l'histoire, la culture et le mythe de l'Ouest ») a présenté une exposition intitulée *Once upon a time in Italy : The Westerns of Sergio Leone*. Et c'est dans le cadre de cet effort de mémoire que fut publié le livre de Sir Christopher Frayling. Catalogue d'exposition d'abord, cet ouvrage s'avère aussi une somme considérable de textes consacrés « aux westerns de Leone [...] et à leur impact sur l'histoire du cinéma », lesquels rendent enfin un juste hommage à ce cinéaste encore trop souvent sous-estimé. Extraits de films, affiches, objets ayant servis aux tournages et coupures de presse patiemment collectionnés par d'irréductibles aficionados illustrent richement ce livre-objet. Reste que le principal intérêt de ce livre réside dans les textes de Frayling eux-mêmes.

Dans une fort instructive introduction intitulée « Sergio Leone et le western », Frayling met en contexte les films de Leone

dans le paysage cinématographique européen de l'époque, alors que les westerns italiens et espagnols sont légion, prenant le relais d'Hollywood, alors en crise. Puis, chacun des films réalisé ou produit par Leone fait l'objet d'une courte notice qui en résume l'intrigue, en établit les principales sources tout en colligeant les anecdotes de production. Vient ensuite une série d'entretiens éclairants avec Leone (réalisée par Frayling en 1982) et ses principaux collaborateurs et amis dont Morricone, Vincenzoni, Bertolucci, Eastwood, Van Cleef et Claudia Cardinale. Mais la pièce de résistance est sans aucun doute « L'héritage de Leone », un essai sur l'importance du cinéaste dans la vague de « western all'italiana », qui marqua les années 1960, et sur le renouvellement du western hollywoodien. Des réalisateurs comme Sam Peckinpah, Clint Eastwood et Don Siegel profitèrent de cette vague pour proposer des films ambitieux dans une volonté de revisiter la mythologie westernienne. Au-delà de ce seul genre, l'influence de Leone sur les jeunes cinéastes des années 1960-1970, en particulier les John Milius, Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Steven Spielberg et George Lucas, fut considérable. Ce que l'on constate lorsque Lucas avoue qu'il se référerait sans cesse aux images et à la musique d'**Il était une fois dans l'Ouest** pendant la réalisation de **Star Wars**, qu'il considérerait comme « un western de série B transposé dans l'espace »!

Désigné rien de moins que « premier cinéaste postmoderne » par Jean Baudrillard, Leone fut assurément l'un des rares cinéastes de sa génération à tourner des films à la fois populaires et très personnels, faisant la part belle à ses souvenirs d'enfance et à ses références cinématographiques. Les citations aux films qui avaient marqué sa jeunesse sont nombreuses, comme en témoigne le chapitre intitulé « Les références aux westerns américains » qui plaira certainement aux amateurs du maître. À la fois grand styliste et efficace narrateur, Leone demeure une énigme dans l'histoire du cinéma, une figure unique dont on ne saura

probablement jamais si l'œuvre appartient au cinéma populaire ou au cinéma d'auteur, à la tragédie ou à la comédie, pas plus que si ses films sont de genre ou des essais sur le genre. Bien que le livre ne permette pas non plus de trancher, il éclaire sous un jour nouveau le rapport du maître du western spaghetti au cinéma américain et met en lumière son apport original au septième art. ■



FAUCHER, Jean. Rémy Girard - Entretiens, Montréal, Éditions Québec Amérique, 2005, 267 p.

## Le Bougon heureux

MICHEL COULOMBE

**A**u sommet de sa popularité, Rémy Girard connaît des succès répétés sur scène, à la télévision et au cinéma. Jean Faucher l'a rencontré et a mené avec lui 14 entretiens qui passent en revue sa vie aussi bien que sa carrière. L'auteur, un réalisateur respecté de Radio-Canada, longtemps associé aux désormais légendaires téléthéâtres d'une autre époque, a aussi consacré des livres à trois acteurs de sa génération, soit Gérard Poirier, Albert Millaire, et sa femme, Françoise Faucher.

Né à Jonquière, Girard parle d'abondance de son enfance, de sa famille et de la carrière politique de son père qui l'a amené à vivre à Québec. Il y a fait ses débuts au sein de la troupe des Treize, des amateurs, avant de choisir d'abandonner le droit pour étudier au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Par la suite, il fonde le Théâtre Parminou à Victoriaville et le Théâtre du Vieux-Québec puis s'installe à Montréal où il prend peu à peu sa place dans la profession, avec des succès comme la pièce *La Déprime*, jouée 350 fois, dont il est l'un des coauteurs, et la télésérie jeunesse *Minibus*, en ondes de 1982 à 1989. Mais c'est un film qui change le cours de la carrière de Girard : **Le Déclin de l'empire américain**.

Au moment d'accorder ces entretiens, Girard avait joué dans une quarantaine de films. Quelques courts, mais surtout des longs, dont plusieurs succès populaires, notamment **Jésus de Montréal**, **L'Homme idéal**, **Les Boys**, **Séraphin - Un homme et son péché**, **Les Invasions barbares**, **Aurore** et **Maurice Richard**. L'interviewer consacre une cinquantaine de pages à cet aspect de la carrière de l'acteur, visiblement moins à l'aise, moins préparé sur ce terrain qu'il ne l'est lorsqu'il s'agit de parler de théâtre ou de télévision. Ainsi y a-t-il quelques erreurs de faits, injustifiables, par exemple lorsqu'on affirme que **Les Boys** est le premier film de Louis Saïa. Alors qui donc aurait tourné **Le Sphinx**? Très présent dans les médias, Girard ne fait là aucune révélation, offrant plutôt un tour d'horizon succinct de son parcours cinématographique, de **La Conquête à D'Artagnan et les trois mousquetaires**, ponctué de quelques anecdotes. Ainsi, il rappelle le tournage exigeant de

**Kalamazoo**, les difficultés auxquelles a dû faire face l'équipe de **La Florida** au pays des *snowbirds* et sa rencontre avec Marlon Brando dans **Free Money**. L'acteur avoue son intérêt pour la réalisation, peu disposé toutefois à consacrer deux ou trois ans à un projet de long métrage. Alors un court, peut-être...

Faucher adopte un ton respectueux, soit, mais parfois un peu précieux (« Je reviens à vous monsieur Girard »). De plus, il se met bien inutilement de l'avant, soucieux de faire savoir qu'il connaît celui-ci ou qu'il a vu tel spectacle, ce qui n'ajoute rien à l'ouvrage. Ici et là, il se fait potineur (« Vous savez comme les gens sont friands de petits détails sur leurs idoles. »). N'y a-t-il pas autre chose à dire sur William Hurt que de se demander s'il n'a pas eu un enfant avec Sandrine Bonnaire? Parfois il pose de bien curieuses questions, par exemple lorsqu'il demande qui devait interpréter Donald dans le **Séraphin** de Charles Binamé, alors qu'il n'a jamais été question que le rôle de l'héroïne du film québécois le plus populaire soit confié à une autre que Karine Vanasse. À l'occasion, il amène l'acteur sur des sentiers plutôt douteux, écartant les sujets qui ne correspondent pas à ses propres champs d'intérêt, mais lui demandant de parler de la mère de son fils, de sa dépression, de ses tentatives de suicide, de sa mort. Est-ce bien utile?

Le portrait qui se dégage de Rémy Girard est celui d'un acteur qui a monté les échelons un à un, qui ne prend rien pour acquis et qui, aujourd'hui, aimerait bien faire carrière sur la scène internationale. Un homme dans la force de l'âge qui ne cache pas son bonheur. Un Bougon heureux en quelque sorte. ■

**Ciné-Bulles sur le web**

**www.cinemasparalleles.qc.ca**